

Première partie.

La cité des enfants.

Impluvia.

Chapitre 1.

La citadelle gagnée par les ombres du soir domine de ses murailles vertigineuses les terrasses de la ville. A cette heure, les rayons du soleil couchant allument des brasiers aux créneaux des fortifications naturelles. Le castrum surplombe résolument la cité tapie dans l'ombre à ses pieds. Son enceinte s'étire jusqu'à rejoindre les points de fuite d'une perspective trompeuse. Contourner la barrière calcaire, que l'œil perçoit comme une suite ininterrompue, s'annonce hypothétique. La ville se situe à la frontière de deux mondes bien définis, d'un côté une plaine herbeuse, savane sans limites autres que l'horizon, de l'autre un plateau karstique aride, qu'on ne rejoint qu'à la fin d'un parcours aérien. Ceux que la difficulté n'a pas fait reculer, découvrent une fois le dernier ressaut franchi, un panorama grandiose et effrayant. Le Chaudron du Diable occupe la partie la plus basse d'une immense table effondrée en son centre, et dont les limites extrêmes sont indiscernables à l'œil nu. Pour traverser les suites de lapiés, de clapiers et rallier à pied le côté opposé de la dépression, un jour entier n'est pas de trop. Pendant la saison sèche, les températures diurnes y avoisinent les extrêmes. Les pics de chaleur, combinés à une réverbération intense, rendent cette partie des Montagnes de la Lune particulièrement inhospitalière. On ne sait

quelles divinités aiment à fréquenter ces lieux. Sur le haut d'une crête, les ruines d'un petit autel attestent d'un ancien lieu de culte solaire. Au point le plus bas de ce cirque minéral, une entrée permet d'accéder au monde souterrain. Personne ne s'y risque. Des esprits démoniaques hantent paraît-il, les cavernes obscures que l'élément liquide à patiemment creusé dans la roche calcaire. D'immenses cathédrales aux colonnes pétrifiées se succèdent les unes aux autres sous la roche. Cette sombre antichambre du royaume d'Hadès possède elle aussi un nom évocateur : l'Antre du Malin. La toponymie explicite de ces paysages austères augure qu'il n'est point nécessaire de chercher plus loin un accès au ténébreux royaume des morts. A l'opposé, la plaine constitue le domaine des grands troupeaux herbivores. Les prédateurs et les charognards leur font escorte. L'uniformité est rompue par de buissonnants taillis d'épineux. Y culminent des arbres, des acacias pour la plupart. Il arrive qu'on croise un baobab isolé aux airs de patriarche emplumé. Plus loin encore, à quelques jours de marche commence le désert.

Pourquoi affronter un environnement hostile, plutôt que de profiter de ce court instant, où le temps suspend son vol, dans la caresse d'une lumière déclinante ? Rien ne l'interdit. Tout invite à la halte et au repos. Les derniers feux issus du ponant consomment la montagne dans un ultime embrasement. En cette fin de journée, le voyageur proche du terme de l'étape peut admirer de la plaine un somptueux tableau. Une marée d'herbes jaunies ondule sous la brise et monte à l'assaut des contreforts violets sur lesquels est érigée la ville. Nimbées de teintes sanguines, les hauteurs s'enflamment sous un ciel d'indigo. L'incendie allumé par le soleil couchant s'éteint bientôt de lui-même. Seules persistent au-dessus de l'horizon de longues traînées roses orangées, ultimes foyers actifs d'un crépuscule languissant. Aux limites de la grande place, sur une large terrasse à la vue dégagée, deux personnages calés dans de confortables sièges causent paisiblement. Des martinets s'entrecroisent dans un ballet virevoltant au-dessus de l'agora, rythmant leur chasse aux insectes de cris aigus. A chaque carrefour jaillit ou cascade l'eau cristalline des fontaines. S'y ajoutent les effets imprévisibles des sautes d'un vent espiègle. Les bruits de l'eau vive, gazouillis, glouglous, clapotis, se mêlent à l'écho

lointain de rires d'enfants. Ces manifestations sonores parviennent par intermittences aux oreilles des causeurs. Elles y murmurent d'inintelligibles secrets, y chantonnet de tendres ritournelles, y susurrent de douces promesses.

— Avoir le bonheur simple de profiter de la fraîcheur vespérale, alors que s'allument une à une les étoiles au firmament, que demander de plus au soir de ma vie ?

Le vieux conseiller s'exprimait en ces termes, pour le profit de celle qui lui faisait face, une jeune femme brune remarquable en plus d'un point.

— Que peut-on espérer à mon âge ? Sinon finir sa vie dans la sérénité, entouré du respect et de l'affection des jeunes générations. Ces derniers mots déclenchèrent une réaction inattendue chez celle qui lui faisait face.

— A propos de jeune génération, je dois vous quitter sans tarder. Il me faut souhaiter le bonsoir à mes adorables bambins. Lorsque j'aurai rempli mes obligations de mère de famille nombreuse, c'est avec plaisir que je vous retrouverai. Il est impératif que je vous entretienne d'un sujet d'une brûlante actualité.

Sur ces énigmatiques paroles, Mira se leva et s'engagea dans la course pour rallier sa destination. Elle filait d'un pas souple, mais décidé, en direction du point de convergence des bâtiments érigés sur trois côtés de la place. On se surprenait à suivre des yeux, le doux balancement des hanches s'estompant dans les ombres du crépuscule.

Le quatrième côté de l'agora, adossé à la pente, ouvre sur une perspective de jardins en étage. Des plantations variées de fleurs, de massifs, de jeunes arbres, épousent le flanc de la montagne. Les terrasses sont séparées par des murets, des escaliers, des bosquets, des pièces d'eau. Au milieu de l'esplanade, un grand bassin étale une ample nappe liquide ridée par la brise. Dans ce milieu protégé prospèrent de nombreuses plantes et espèces aquatiques. Des poissons d'eau douce, des amphibiens, y trouvent à toutes heures le gîte et le couvert. Dix ans s'étaient écoulés depuis le début du

chantier ; combinées les unes aux autres, les pièces d'un puzzle géant avaient trouvé tour à tour place aux endroits prévus pour les recevoir.

Une décennie plus tard, la cité s'enorgueillissait d'abriter dans ses murs des artisans dignes de ce nom : tailleurs de pierre, étancheurs, fontainiers... Les membres de ces corporations avaient souhaité s'installer dans le voisinage des ateliers où ils exerçaient leur art. Cette propension à se regrouper par affinité avait donné naissance à des îlots d'habitations, reliés les uns aux autres par des escaliers et des passerelles. Ces aménagements fédéraient les éléments épars d'un même archipel. Connectés entre eux, ils demeuraient néanmoins indépendants les uns des autres.

Les différents quartiers de la ville s'étaient formés selon le bon plaisir des communautés. Au nom du principe qu'il était plus facile de descendre de lourdes charges que de les monter, la guilde des tailleurs de pierre occupait le haut du pavé, sommet d'une pyramide à degrés constituée de nombreuses strates. Elle partageait ce pinacle avec les carriers, fournisseurs de la matière première. Les lieux privilégiés pour extraire la pierre dominaient les ateliers de mise en forme. L'impact de ces groupements restait cependant circonscrit à leur zone d'influence. Avec les sous-produits générés par l'extraction, la taille, l'ébauchage, le façonnage, le polissage des blocs bruts, les riverains avaient comblé les inégalités du terrain jusqu'à en faire une rampe d'accès. Cette dernière desservait de bas en haut et inversement chaque niveau de la ville. Elle prenait son essor dans la plaine, pour culminer aux derniers jardins suspendus, à hauteur de l'exurgence dont étaient issues les eaux de la Maligne. Ces travaux pharaoniques, en dehors de trouver une utilité à des reliquats sans valeur, avaient eu pour conséquence de doter la cité d'une voie d'acheminement pratique et empruntable par les glisseurs. C'est par cet itinéraire que transitaient les terres arables arrachées à la plaine ; elles allaient enrichir les cultures en terrasse accrochées à flanc de montagne. Les espaces potagers avaient été créés au plus près des points de captage des eaux, on y trouvait attenants, les cabanons des jardiniers voués à la production maraîchère.

Depuis quelques saisons, les rendements agricoles étaient plus que suffisants pour répondre aux besoins de la tribu. En découlait une pratique ancrée dans les us, le troc. Il restait le moyen d'échange privilégié par beaucoup. Mira par ailleurs citait souvent cet adage de son cru : « il est souvent plus avantageux de jouir des choses que de les posséder en propre ». Elle n'en promulguait pas pour autant un collectivisme à tous crins, bien consciente que malgré ses efforts, elle ne pourrait éviter les hiatus et les conflits d'intérêt. Elle tentait d'orienter l'émergence des idées vers un humanisme évolutif* et privilégiait l'accès à la connaissance. Tout commençait par l'acquisition de bonnes habitudes, citoyennes, éducatives, sociales... Elle se devait de veiller à ce que les enseignements ne tombent pas dans des dérives, sectaires, doctrinaires, religieuses... La rigueur intellectuelle faisait office de garde-fou contre les déviances, les pratiques iconoclastes ou pernicieuses.

L'apprentissage, exempt de tout discours superflu, restait la meilleure façon d'accéder à une certaine autonomie. Cela aidait à la compréhension de notions jusque là sans utilité. Dans cette optique, Mira avait appris à lire et à écrire à ceux qui le souhaitaient, à charge pour ces défricheurs de la première heure, de transmettre ces nouveaux acquis à d'autres. Le but avoué était de permettre aux intéressés de tirer parti des banques de données qu'elle avait à sa disposition. Pour entériner cette avancée positive à ses yeux, elle transforma un espace à usage collectif en une bibliothèque. Elle chargea Touki de la gestion du tout. Les rayonnages n'avaient pas tardé à se garnir de nombreux volumes. Elle éditait ceux-ci en fonction des demandes, sur une petite presse programmable et automatique qu'elle avait extirpée des soutes de la Santa-Maria. Elle excluait tous choix arbitraires de sa part. Par principe, elle estimait qu'une fois l'impulsion donnée, elle se devait de ne plus intervenir dans le processus engagé. Si celui-ci s'avérait viable et possédait des valeurs intrinsèques suffisantes, il trouverait en lui-même les raisons suffisantes à sa survie. Nourri par son propre substrat il évoluerait dans le bon sens. Dans le cas contraire, il se consumerait de lui-même et disparaîtrait sans coup férir. Alors qu'elle allait rejoindre sa nichée,

la question éducative se trouvaient comme souvent au cœur de ses préoccupations.

Elle était vêtue simplement d'une jupe bleu lavande, longue, ample et serrée à la taille qui épousait le galbe de ses hanches. Un haut court, sans manche, violet foncé ne dissimulait en rien un ventre plat, qui ne semblait à ce jour n'avoir jamais connu la maternité. Cette constatation avait de quoi étonner, car Mira ne niait aucunement son rôle de mère. La vérité était à chercher ailleurs. Elle était une mère, mais dans un sens plus large que ne le laissait habituellement entendre le terme employé. Lorsqu'elle s'était sentie prête, et que les conditions idoines avaient été réunies, elle avait lancé le programme de conception artificielle sensé initier le renouveau de la race humaine. Ses pères lui en avaient fourni les moyens et lui avaient laissé le choix des protocoles. Plutôt qu'opter pour l'utilisation de matrices artificielles, froides et impersonnelles, elle avait cherché parmi les afarissiennes, des candidates susceptibles de devenir des mères porteuses. Elle pensait que ce moyen plus qu'un autre était susceptible de créer une relation privilégiée avec l'enfant à venir. C'était aussi une façon détournée de s'entourer de partenaires impliquées au premier degré dans son projet. Les futurs bébés auraient une mère non biologique, mais une mère quand même. Oulika, fidèle à son engagement de la servir, se montra d'une efficacité redoutable. Pendant toute la phase de prospection, elle s'impliqua pleinement dans la recherche de candidates au profil approprié. En valeur d'exemple, elle proposa d'emblée de remettre son ventre en service. Dans son cas particulier, c'était l'occasion de pouvoir reporter sur un petit orphelin, une affection sans objet depuis l'assassinat de son seul enfant. Pour assumer ce rôle, Mira choisit des volontaires suffisamment jeunes et libres d'entraves. Curieusement, cet emploi de leur corps fut considéré par les postulantes comme une forme de réhabilitation au sein d'une société patriarcale dont elles avaient peu à attendre. La valorisation inattendue de ce statut un peu particulier devait beaucoup à la propagande sous-jacente et habile de Rama. Il ne refusait jamais de donner un coup de pouce, à celle qu'il considérait comme sa fille spirituelle.

Le choix des futures mères porteuses arrêté, on passa au deuxième stade de l'opération, fertiliser des ovocytes congelés avec des spermatozoïdes sélectionnés et congelés eux aussi. Les ovocytes fécondés, puis cultivés, étaient destinés à être transférés au bout de deux à six jours dans l'utérus de la future mère. L'ancienne intendante inaugura donc la méthode. Tout cela n'avait rien de très romantique. En passer par là était une partie du prix à payer pour la survie de l'espèce. Comment les associations entre spermatozoïdes et ovocytes furent-elles décidées ? Cela reste la grande inconnue. Mira elle-même ignorait si elle faisait partie des donneuses potentielles. Elle ne savait rien des critères qui avaient prévalu à la sélection du matériel génétique. A ce sujet, elle préférait rester dans une prudente expectative, et ne pas rentrer dans le détail de manipulations où le hasard intervenait autant que la science. Elle avait refusé de se soumettre au sort commun des futures mères. Elle ne pouvait ambitionner d'être à la fois juge et partie. La maternité n'était pas le meilleur choix qu'elle puisse faire, si son but était de répartir de façon équitable son affection entre tous les enfants. Quand au bout de deux ans, elle abandonna le programme de procréation assistée, une vingtaine de bouts de chou étaient nés. Le miracle fut que tout se passa sans anicroche. Les mères et les enfants se portaient bien, comme il est d'usage de le dire en de semblables situations. Prise dans la spirale de cette réussite, dans un souci de compensation et d'intégration future, elle proposa à l'assemblée des sages d'adopter tous les jeunes afarissiens orphelins de la même tranche d'âge. Elle prendrait en main l'éducation de ceux-ci, et en assumerait la charge, en même temps que celle de leurs frères humains. Cela explique qu'à ce jour, elle eût sous sa tutelle quarante bambins, dont l'âge variait de trois à cinq ans, une moitié d'origine humaine, l'autre moitié d'origine afarissienne.

Pour mener à bien sa tâche, elle était assistée par les mères porteuses, avec à la tête de ce phalanstère un bras droit d'une redoutable efficacité, l'indispensable Oulika. Ce groupe de femmes s'appuyait sur une solidarité sans faille. Entièrement autonome, le collectif possédait ses propres cultures, son propre cheptel, ses propres savoir-faire. Mira, pour donner une chance supplémentaire

d'exister à ses associées, les avait dotées généreusement. Elles possédaient un quasi monopole sur certaines productions agricoles jusqu'alors inconnues. Sangamore réservait aux marraines le poil angora issu de la tonte de ses chèvres. A elles de mettre en valeur cette matière première. En peu de temps, ces femmes étaient passées d'un statut de quasi paria, à une position sociale bien éloignée de ce premier état. Elles constituaient à présent une véritable force politique, avec laquelle la cité devait compter. Pour la première fois l'une d'entre elles, Oulika en l'occurrence, représentait son groupe au sein du conseil suprême de la tribu. Altamira pour des raisons autres y siégeait aussi. Jusqu'à ces récentes intégrations, l'élément féminin brillait par son absence.

Mira traversait la place pour se rendre dans le bâtiment où logeait la famille. Le mot était à prendre dans son sens le plus large. Le Centre, ainsi nommé de part l'emplacement qu'il occupait dans la cité, abritait les enfants et les marraines. Contrairement au modèle afarissien, son mode de fonctionnement était matriarcal, car peu d'élément adulte mâle y intervenait. Au vu de l'âge des bambins, cette singularité était d'une portée minime. D'ici quelques années, Mira devrait remédier à cette carence. Le système éducatif prôné par la jeune femme encourageait l'enseignement d'une double culture. Cela réservait parfois quelques surprises. L'âge très jeune des enfants amenait à des confusions identitaires. Mira sourit en son fort intérieur, en repensant à la petite Cassandra inconsolable. La fillette avait pleuré toutes les larmes de son corps, quand elle avait compris que jamais elle ne pourrait arborer cette minuscule queue à bout blanc, qu'elle admirait temps chez son amie Tsouzan.

Mira, depuis ses premiers pas sur cette terre, n'avait pas pris une ride. Sa beauté rayonnait d'autant plus que son âme était dénuée de toute noirceur. Aucun calcul sordide ne venait jamais troubler cet esprit supérieur. Elle avait mis son intelligence au service de la cause complexe qu'elle servait. Capable de générer intellectuellement des concepts élaborés, sa force tenait à sa capacité de concrétiser sur le terrain le fruit de ses réflexions. Impluvia, la cité édifiée sur ses directives au pied des Montagnes de la Lune, était sa plus belle

réalisation à ce jour. La fille qu'elle n'avait pas su enfanter avec sa matrice, elle l'avait conçu avec sa tête. Elle était sortie toute armée de son cerveau, telle Athéna du crâne de son père Zeus. A sa manière, elle avait merveilleusement illustré ce propos loufoque : « On devrait construire les villes à la campagne. L'air y est tellement plus pur* ».

Altamira, à l'intuition rarement prise en défaut, à la générosité proverbiale, était adorée par les enfants. Ceux-ci l'abordaient avec naturel et sans l'ombre d'une crainte, nullement impressionnés par la présence en chair et en os dans les locaux du Centre, de l'être quasi surnaturel, mi-reine, mi-déesse, que se complaisait à dépeindre l'exagération populaire. Ces élans spontanés adoucissaient la solitude à laquelle elle se voyait condamnée, elle l'unique représentante humaine adulte. Jamais elle ne faisait allusion à cette singularité, ni à l'isolement où la confinait l'exercice du pouvoir. S'ajoutait encore à cela, les lourds secrets qu'elle gardait enfermés en elle. En souffrait-elle ? Seul Touki, capable de lire dans ses pensées intimes, avait peut-être une réponse à fournir à ce sujet ; encore qu'il ait considéré comme d'une notoire impudicité, de pénétrer trop avant les rêves de son amie. A ce propos, ils avaient instauré des règles, et s'y conformaient dans le respect l'un de l'autre. Pour la majorité des afarissiens, Rama le vieux conseiller suprême gérait seul la vie publique de la cité. Dans la réalité, Mira avait une part grandissante et essentielle dans la gouvernance de la nouvelle ville. Pour un étranger dans l'ignorance des spécificités d'un tel arrangement, rien ne l'aurait signalé. Elle assumait ses fonctions discrètement et sans ostentation. Le rôle lui était échu naturellement, avec l'accord tacite de Rama et de Sangamore.

Ce dernier, du haut de son ermitage perché sur une vire, suivait l'évolution prospère de la ville, d'un œil circonspect et légèrement sceptique. Retiré de la vie politique depuis plusieurs années, il se consacrait à l'élevage d'un petit troupeau de chèvres, dont le poil soyeux fournissait la matière première des métiers à tisser des marraines. Il avait été un des premiers à solliciter Mira pour qu'elle l'instruise, preuve de son ouverture d'esprit. Il aimait méditer. Lorsqu'elle le visitait, il jouait volontiers aux éminences grises. Proche

de celle-ci depuis le début, il la rejoignait sur de nombreux points. L'ancien maître de Touki était un expert en ce qui concernait les ressorts de l'âme. Ses suggestions étaient toujours bien accueillies par la jeune femme. Les visites de celle-ci à l'ermite philosophe restaient cependant rares. De son côté, le berger ne prenait qu'exceptionnellement la peine d'abandonner ses hauteurs. Quand ils ne pouvaient se rencontrer, Oulika était le truchement par lequel ils communiquaient. Il y a de cela quelques années, elle avait répondu favorablement aux avances du Madré, tout en précisant qu'elle ne souhaitait pas que cette concession ne lui fasse perdre une once de son indépendance. Depuis, elle lui faisait de temps à autre l'aumône de ses faveurs. Cet arrangement, non dépourvu de cynisme, leur convenait parfaitement à tous les deux.

Malgré ses qualités, l'ancien mentor du jumeau n'était qu'un dilettante en comparaison de son ancien apprenti : « Piètre disciple, qui ne surpasse pas son maître* ». Touki n'avait rien d'un médiocre. Dans sa jeunesse, il avait bénéficié de l'enseignement de Sangamore jusqu'à ce que celui-ci l'adoue comme guerrier-chasseur ; ensuite, il n'avait plus quitté Mira. Avec Petite Prune sa compagne, ils étaient les plus proches amis et collaborateurs de la jeune femme. Ils n'avaient pas d'enfants, libres de leur temps depuis dix ans, ils se cultivaient et s'instruisaient à l'envi. Au cours de ces dernières années, ils avaient acquis nombre de connaissances, dont certaines largement hors de portée du vulgaire. Cette envie d'apprendre, doublée de réelles capacités intellectuelles, avait considérablement enrichi le bagage de nos deux affamés.

Mira franchit le portique du bâtiment où vivait la jeune génération. Une galerie couverte épousait le périmètre intérieur formé par les éléments d'habitation accolés les uns aux autres. A cette heure tous étaient rassemblés à l'étage. L'édifice se situait exactement sur l'axe central de l'agora, elle-même sise au cœur d'Impluvia. Des exclamations de joie accueillirent l'arrivée de Mira, une flopée d'enfants se précipita à sa rencontre, pour aussitôt faire cercle autour d'elle et s'accrocher à ses jupes. Ralentie par l'excès même de cette ferveur, la jeune femme n'en poursuivait pas moins sa marche en

avant. Elle distribuait au passage de généreuses rations de bisous, de caresses. Attentive à tout, elle attrapa à la volée pour lui offrir la protection de ses bras, la plus minus de ses admiratrices, sur le point d'être piétinée par la ronde enfantine qui lui faisait cortège. Elle reçut en échange de cet éminent service, des mimis baveux, accompagnés de doléances pas très intelligibles. Elle arriva finalement au terme de ce parcours du combattant, pénétra dans la salle de repos, pour l'heure la bien mal nommée. Il y régnait une certaine pagaille. S'y trouvait déjà une Petite Prune très affairée, qui tentait vainement de ramener un semblant d'ordre. Altamira ratait rarement ce rendez-vous du soir. Une fois la marmaille endormie, c'était l'occasion de faire le point sur la journée en compagnie des marraines. Ce soir, avant le coucher et l'extinction des feux, la narration d'un conte était prévue. L'ordonnatrice de cet événement était la chamane ; elle en était aussi l'actrice principale. Comme par un effet magique, le calme revint un peu avant les trois coups. Mira était assise avec les autres ; Cosima, la plus jeune des enfants, trônait fièrement en son giron tout en suçotant son pouce. Pour donner plus de couleur à sa prestation et en accentuer les temps forts, Petite Prune s'accompagnait d'une sorte de viole, d'un tambourin et de percussions diverses. Le son aigret et râpeux de l'instrument à cordes annonça le début de la performance. Dans la pénombre du devant de scène, une lampe éclairait par en dessous la figure de la conteuse. La lumière émise par celle-ci projetait des ombres inquiétantes sur son visage, ainsi que sur le drap tendu derrière elle. Lorsque sa voix bien timbrée résonna dans la salle, l'auditoire était déjà conquis et captivé par la magie de l'instant.

Ce fut plus tard que prévu que Mira rejoignit Rama. Il l'attendait patiemment. Comme beaucoup de vieillards il dormait peu. En conséquence, il appréciait d'avoir de la compagnie aux heures où l'esprit vagabonde, et s'égare sur les chemins ombreux de la nuit. La présence de la jeune femme, lui permettait un temps d'échapper aux fantômes du passé. Il demanda des nouvelles des enfants, avant qu'il ne s'avise qu'il y avait plus urgent.

— Ne devais-tu pas aborder un sujet d'importance ?

Le visage de Mira devint soudain grave.

— Oui, effectivement ! Voilà de quoi il s'agit. J'ai réceptionné ce matin un pigeon voyageur, porteur d'un message en provenance de Compluvia. Selva m'y demandait instamment de rejoindre la colonie. Il n'y avait nulle équivoque, et j'ai senti dans ses mots une inquiétude et une tension inhabituelles chez-elle.

— Que vas-tu faire ?

— Jamais elle n'aurait requis ma présence là-bas, si elle n'était pas confrontée à un problème majeur. Je doute même qu'elle ait informé Kabalkhan de sa démarche. Une telle discrétion envers le père de ses filles est loin de me rassurer.

— L'affaire semble sérieuse, si tu affirmes que c'est un appel à l'aide, c'est que tu as de solides raisons de le penser. Comment comptes-tu procéder ?

— Afin d'éviter des attermolements inutiles, je lui ai répondu aussitôt par le même moyen. Je prendrai la piste tôt demain.

— Tu ne vas pas partir seule ?

— C'est pourtant bien ce que je compte faire. Je vous demanderai d'être discret sur le sujet, surtout en ce qui concerne Touki. S'il apprend que sa jumelle à des ennuis, rien ne le retiendra plus ici. J'ai besoin qu'il me supplée en mon absence.

— Je ferai comme tu le désires. N'empêche que je serai plus rassuré, si tu te faisais accompagner.

Il s'inquiétait par principe, il savait pertinemment que les choix de Mira étaient déjà entérinés, et qu'à son habitude la jeune femme avait tout planifié à l'avance.

— J'ai demandé à Pocampe qu'il tienne mes chevaux prêts dès l'aube.

— Lui au moins, on est sûr de sa discrétion !

Le palefrenier était muet de naissance. Il était dévoué corps et âme à Mira, qui l'avait pris sous son aile à l'époque où elle avait eu besoin d'un lad pour s'occuper de Cabotine sa jument, puis du poulain de celle-ci Koubilaiï. Elle avait instruit le garçon le temps qu'il intègre les rudiments du métier. Tous les deux avaient eu l'air satisfait l'un de l'autre. A son habitude, une fois l'impulsion de départ donnée, Mira avait laissé les choses s'embringer d'elles-mêmes. Lorsque que le palefrenier essayait de se faire comprendre, il ponctuait ces gestes de, hi, hi ! Par pure malice, elle l'avait surnommé Pocampe, surnom

discrètement en rapport avec les chevaux. Elle n'avait jamais expliqué à quiconque la raison de ce sobriquet.

— Je prends mes deux galopeurs avec moi, ils ont besoin d'exercice. Cabotine commence à prendre de l'âge, mais je pourrai chevaucher mes montures alternativement. La nuit je ferai étape dans les ranchitos. Certes les aménagements y sont rustiques, ils n'en permettent pas moins de dormir à l'écart des prédateurs toujours à redouter.

Les bergers avaient pour habitude d'utiliser comme abris ces cabanes encloses, lorsqu'ils se retrouvaient trop éloignés de leur camp de base habituelle. Kabalkhan en avait fait construire plusieurs entre Impluvia et Compluvia. Ainsi se nommait désormais l'ancienne cité abandonnée de la mesa, découverte il y a dix ans par le dresseur de chevaux et sa compagne Selva.

— Je vois que tu as pensé à tout !

— Dès que j'en saurai un peu plus, je vous le ferai savoir.

La question était tranchée. Pour dédramatiser le tour que prenait la conversation, Rama changea de sujet.

— Si je comprends bien, cela en est fini de mon rôle de roi fainéant. La maïresse du palais se carapate, et c'est désormais seul que je vais devoir affronter les dures réalités du pouvoir !

— Croyez le bien ! Je suis fort marrie de vous imposez ce pensum ! Lui répondit la jeune femme sur le même ton.

— Une dernière chose, la plus importante peut-être, vous devrez prendre contact rapidement avec Sangamore, pour l'informer et lui demander de se tenir prêt à toute éventualité. Il ne me pardonnerait pas de l'avoir laissé dans l'ignorance, s'il arrivait quelque malheur à ses protégés.

— Il est vrai que depuis leur expédition commune dans la steppe, il leur est resté très attaché. Ne s'était-il pas aménagé une sorte de pied-à-terre dans la cité abandonnée ?

— Je constate que comme toujours, vous êtes admirablement renseigné. En effet, il avait commencé à remettre en état une ancienne construction. Il est toujours resté assez évasif sur le sujet.

Après un long silence, elle se ravisa soudain, pour ajouter, mutine.